

Zeitschrift: Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft für Gartenkultur =
Bulletin de la Société Suisse des Arts du Jardin

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Gartenkultur

Band: 12 (1994)

Heft: 1

Buchbesprechung: Buchbesprechungen

Autor: Andrey, Jacqueline / Cornelius, Bettina / Kappeler, Suzanne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen

Christine Amsler. – *Les promenades publiques à Genève de 1680 à 1850*. Genève: Musée d'Art et d'Histoire, 1993, 127 p., ill., Fr. 45.–

Version élargie d'un mémoire de licence publié en 1991 à la Faculté des Lettres de Genève, ce catalogue accompagnait l'exposition du même nom présentée à la Maison Tavel (Genève, 30 avril – 31 octobre 1993). Pour retracer l'histoire des promenades publiques selon leurs répartitions urbaines (intérieur du tissu urbain, ceinture des fortifications, rives urbaines du Rhône et banlieues proches ou éloignées) et temporelles (avant 1680, de 1680 à 1750, de 1750 à 1813 et de 1814 à 1850), Christine Amsler procède à une analyse simultanée des documents écrits et iconographiques. La présentation du catalogue témoigne du reste de l'importance de cette double analyse puisqu'il dispose clairement pour chaque période considérée une partie texte imprimée sur papier recyclé, suivie des reproductions sur pages blanches des sources graphiques richement commentées; chaque chapitre chronologique se termine sur une conclusion qui résume habilement les propos principaux. Ainsi apprend-on qu'avant 1680, la rive droite non bâtie est caractérisée par des jardins mêlant l'utile à l'agréable, alors que les espaces de promenades sont distribués sur la rive gauche, à l'instigation et aux frais de riverains. Des fortifications, fournies d'arbres dès le milieu du XVI^e siècle, émerge la première promenade publique genevoise, la promenade de la Treille qui dominait l'actuel parc des Bastions. Les décennies entre 1680 et 1750 voient apparaître un des tous premiers jardins publics conçus comme tel: la Belle Promenade (c. 1720) ou promenade des Bastions. C'est d'ailleurs durant

cette période que les autorités se substituent peu à peu aux particuliers pour la gestion et l'aménagement de ces espaces. D'où la naissance d'une commission sur les arbres (1721) chargée de visites bisannuelles et la création d'un poste de Grand Forestier. On retiendra en outre l'importance de l'allée disposée en «cordeau», l'usage abondant du marronier et l'apparition de l'influence française visible dans la complexité des aménagements, à l'exemple de la Belle Promenade dès 1726, caractérisée par les allées, les compartiments, les pattes d'oie, les ornements en fleurons. Durant la séquence de 1750 – 1813 se dessine un mouvement de décloisonnement et d'unification spatiale, alors que la ville se rattaché désormais à la campagne avoisinante. On notera également, au tournant du siècle, l'arrivée du platane qui va détrôner le marronier pour l'organisation des allées. Enfin, l'ultime période considérée, à savoir celle comprise entre 1814 et 1850, réalise l'unification des rives fluviales par un système de ponts suspendus – prétextes à de nouveaux aménagements tels que celui de l'Ile Rousseau (1813) – et l'intégration de la ville dans le paysage environnant. La nouvelle tendance propose une ouverture aux principes paysagers; on diversifie les essences; on introduit les petites constructions ainsi que l'usage étendu des statues; le botaniste genevois Augustin-Pyramus de Candolle (1778 – 1841) fit ouvrir le Jardin des Plantes (sis à l'origine au Jardin des Bastions), rattaché à la chaire d'histoire naturelle de l'Université. Dès 1846, la décision politique de condamner les fortifications est prise, si bien que nombre de promenades disparurent ou furent modifiées. Ce fut alors principalement le long du lac ou dans les zones suburbaines que se créèrent les nouveaux lieux

de déambulation, sur des espaces souvent transmis à la ville par des legs privés.

L'intérêt de ce catalogue – qui s'ouvre en outre sur un plan de 1822 de la ville permettant la localisation des sites analysés et se referme sur la publication en annexe de contrats avec des jardiniers et de listes recensant des livraisons d'arbre – réside non seulement dans le passage en revue de lieux précis qui tissent l'historique de la promenade publique genevoise, mais également dans l'attrait qu'il suscite auprès du lecteur; celui-ci, la curiosité aiguisée, ne peut que se sentir fortement tenté de partir, livre en main, à la recherche des traces laissées par les espaces d'agréments urbains.

Jacqueline Andrey

Rainer Maria Rilke. – In einem fremden Park. Gartengedichte mit Fotos von Marion Nickig. (Zusammengestellt von Marianne Beuchert.) Insel-Bücherei Nr. 1129. Frankfurt a. M.: Insel, 1993, 77 S., ill., Fr. 19.80.

Ein neues Insel-Bändchen in wunderhübschem Gewand: ein Mosaik dunkelgrüner Blätter vor dunklem Grund mit Büscheln kleiner hellgrüner kugeliger Fruchtstände und eingestreuten herbstroten Blättern der wilden Rebe. Der Inhalt: Zwanzig Rilke-Gedichte in loser Ordnung, ein «Eingang» als Ouvertüre und ein «Herbst» als Beschluss – es folgen immerhin noch freie Verse ohne Titel, irgendwie als Résumé alles Ausgesagten, «so fliest der Dinge Überfluss dir zu». Und hier bleibt man etwas ratlos: Es gibt wohl ein Inhalts-Verzeichnis, aber nirgends einen Quellennachweis, die Verse fliessen irgendwie aus dem Kontext gerissen dahin, geordnet frei nach den Prädilektionen einer ganz privaten Leserin (der bekannten Garten-

Autorin Marianne Beuchert), mit eingestreuten sehr aparten Farbfotos, die sich auf das jeweilige Sujet beziehen. Wohl steht ganz am Schluss der Vermerk: Die Texte folgen der Ausgabe: R. M. Rilke, Werke in 12 Bänden. Herausgegeben vom Rilke-Archiv, besorgt von E. Zinn. – Aber wo in den 12 Bänden sind diese Verse zu finden? Zwar kennt man viele, ja die meisten – aber wie soll man sie aus dem Stegreif so plötzlich orten?

Es geht um Pärke, Fontänen, feierliche Stufen, die «auf den Himmel zu und nirgend hin führen», Pavillons mit Flügeltüren, in deren «regentrübem Glas ein Spiegeln lächelnder Alläuren» und ein Glanz von jenem Glück zu spüren ist, das sich dort einst verbarg, verklärte und vergass. In diesen Gärten finden sich Götter, höchstens angelächelte, doch niemals angefleckte, elegante Pseudonyme, – «Götter, die noch manchmal dann und wann / Das gewähren, was sie einst gewährten, / wenn das Blühen der entzückten Gärten / ihnen ihre kalte Haltung nimmt; wenn sie ganz von ersten Schatten beben / und Versprechen um Versprechen geben, / alle unbegrenzt und unbestimmt.» – Ich meine, eine treffendere und schönere Definition unserer späten Garten-Versuche kann es nirgends geben. Es geht allen diesen Gärten wie dem Palast «mit verwischem Lichte / in seiner Säle weiche Bilderlast / versunken wie in innere Gesichte, / fremd jedem Fest, willig zum Verzichte / und schweigsam und geduldig wie ein Gast». Es herrscht irgendwie überall ein Ave, der vergehende Schimmer eines Sonnenuntergangs, da der Betrachter, der zu lange in ein helles Licht gesehen, furchtsam bebend wie ein Kind bange fragt: «Bin ich jetzt blind?»

Diese Gärten mit ihren Wegen, die niemals stehn und stocken, sondern durch ein Nichts von Neigung leise weiter gelockt werden bis zu den weiten Teichen, wo sie der reiche Park ver-

schenkt ‹an den reichen Raum: den Einen, / der mit Scheinen und Widerscheinen – von allen Seiten / Weiten mit sich bringt›, bis er ‹zu wolkigen Abendfeiern / sich in den Himmel schwingt›.

Bettina Cornelius

Volker Hannwacker. – Friedrich Ludwig von Sckell. Der Begründer des Landschaftsgartens in Deutschland. Stuttgart: DVA, 1992, 159 S., 147 Abb., DM / Fr. 148.–

«Friedrich Ludwig von Sckell muss als der wichtigste deutsche Gartenkünstler bezeichnet werden, ...» meint der Autor einleitend (S. 8). Ihm widmet er eine monografische Zusammenstellung, die sämtliche 51 Anlagen und Projekte zwischen Saarbrücken und Salzburg resp. Diez an der Lahn und Innsbruck in chronologischer Abfolge bespricht. Die meisten dieser Abschnitte sind zweigeteilt: zuerst wird die Geschichte aufgerollt, dann erfolgt die Beschreibung des Gartens oder des Projektes. Planmaterial dokumentiert, Abbildungen in schwarz-weiss und auch Farbe lockern spazierenführend auf. Vor allem sind es diese Fotos, zu einem grossen Teil vom Autor selbst aufgenommen, die einen Funken überspringen lassen und imstande sind zu veranschaulichen, worum es Sckell ging und was gestaltete Landschaft beabsichtigt. Darum sollte eigentlich zuerst geblättert und geschaut werden, bevor zum Text «gegriffen» wird, denn selbiger wirkt spröde, belehrend, entzaubernd. Eine unverzeihliche Unterlassungssünde stellt der Verzicht auf ein Register dar, schläge man doch hin und wieder gerne Namen, Orte, Begriffe nach, die während des Lesens auftauchen (so etwa Salomon Gessner, Arlesheim, Rousseau), um auf weitere Verweise zu stossen. Den

Schluss bilden zwei Seiten, die die Gestaltungsprinzipien Sckells zusammentragen; die letzten Sätze hängen jedoch irgendwie in der Luft und werden der Bedeutung dieses Mannes nicht gerecht, obwohl die Vorbilder in der Einleitung zwar erwähnt, doch eben nicht klar davon abgesetzt wurden. Was schon die bierseligen Eingangsworte vorwegzunehmen scheinen, bestätigt eigentlich letztlich der Gesamteindruck: dem Volkspark (?) ein in Faktenreichtum eingewickeltes und damit Wissenschaftlichkeit vor täuschendes Volksbuch.

fv

Fredrik Magnus Piper (Ausstellungskatalog Kunsthakademie Stockholm; ISBN 91-86 208-004). Stockholm: Königliche Akademie der bildenden Künste, 1981, 159 S., ill., Fr. 50.–

25

Anlässlich der im vergangenen Herbst nun auch in Zürich im Wohnmuseum an der Bärengrasse gezeigten Ausstellung, die schon vor über zehn Jahren in der Stockholmer Königlichen Akademie der bildenden Künste zu sehen war, wurde der dort erschienene Katalog hier ebenfalls aufgelegt. Dadurch füllt sich bei uns eine Wissenslücke. Was die kleine, mit Plänen und Fotos wohldotierte Schau nur schwerlich zustande brachte, erfüllt der dreisprachig, schwedisch-englisch-deutsch, konzipierte Katalog. In einem einleitenden Kapitel wird die Gartenkunst Schwedens im 17. und 18. Jahrhundert näher vorgestellt. Dass es eine solche gab, erstaunt zwar nicht, doch Namen und Fakten sind uns Mitteleuropäern wenn nicht gänzlich unbekannt, so doch eher blass marginal bewusst. Nikodemus Tessin d.J., Härleman Vater und vor allem sein Sohn Carl, und dann auch Carl Fredrik Adelcrantz waren Vorgänger von Piper,

die den Wechsel vom eigentlich französisch inspirierten Barockgarten zum englisch beeinflussten Landschaftsgarten vorbereiteten. Massgeblich beteiligt an dem neuen Stil war auch William Chambers, der mit Schweden aufs verschiedenste verbunden war, so auch mit Piper (1746 – 1824). Dieser lernte auf Reisen die unterschiedlichsten Landschaften kennen und war davon so begeistert, dass er die dabei gewonnenen Eindrücke praktisch umsetzte und so seine Anlagen in Schweden schuf. Der Schlosspark in Drottningholm sowie der Park von Haga gehören zu den Meisterwerken Pipers, denen zwei weitere Kapitel gesondert gewidmet sind. Ausführlich wird auf den jeweiligen Gärten eingegangen und auch das Restaurierungsprogramm erläutert, das nicht nur Geländeabschnitte, sondern auch die vielen Lustbauten, die Piper entwarf und realisierte, miteinbezieht. Die vielen Skizzen, Zeichnungen und Pläne, die in der Ausstellung etwas monoton nebeneinander hingen, illustrieren in dieser erläuternden Monografie die Vielseitigkeit des Gartenarchitekten, der aus einem Fundus von Erschautem und Erlebtem zitieren konnte, um die nördlichen Gefilde zumindest eine Idee näher an ersehnte Gestade bringen zu können, sei es mit türkischen Pavillons, chinesischen Lusthäuschen, antikischen Grotten und anderem. Pipers Visionen kommen auf diesen grafischen Blättern auch zu uns, deren eines (Die Ruine der St. Olofs-Kirche in Sigtuna) der romantischen Idee eines Caspar David Friedrich besonders nahe steht. Ein ausführlicher Katalog, ebensolche Biografie und Bibliografie beschliessen den hochwillkommenen Band, dem – obschon ein Dezennium alt – bei uns ein Echo sicher sein wird. Einmal mehr wird ersichtlich, wie revolutionär Englands Gartenkunst als Idee um sich griff, nicht als brave Kopie, sondern in neu umgesetzten Werken, die den Geist von Erneue-

rung zwar weiter tragen, darüber hinaus jedoch die Handschrift von Piper aufweisen.

fv

William Warren (Text), Luca Invernizzi Tettoni (Fotos). – Tropische Gärten. Hildesheim: Gerstenberg, 1992, 224 S., ill., DM 128,-.

Ein Thema, das in der westlichen Welt eher unbekannt ist und demnach in diesem Buch eine zumindest optische Kontaktnahme ermöglicht. Zur Sprache kommen private wie auch öffentliche Gärten aus Ceylon, Thailand, Malaysia und Bali, Singapur, Indonesien und Hawaii, die in einem tropischen Klima liegen. Was wir ansatzweise zu kennen glauben, das ist eine fast unermesslich grosse Anzahl von Pflanzen, die zum Teil auch bei uns im Handel Einzug gehalten hat und ebenfalls in den Gewächshäusern der Botanischen Gärten anzutreffen ist. Doch überfliegt man die am Schluss des Bandes zusammengestellten Pflanzen, kommt man aus dem Staunen ob *solcher* Vielfalt kaum mehr heraus. Farben und Formen der unterschiedlichsten Gewächse erwecken den Wunsch, Geschautem auch an Ort und Stelle zu begegnen. Der Leser wird hintereinander durch die Tempel- und Palastgärten, Botanischen Gärten, im Kolonialstil gehaltenen Gärten und durch zeitgenössische Gärten geleitet. Diese vier Grobunterteilungen ermöglichen, trotz gleichem Instrumentarium der Pflanzenwelt eine jeweils gesonderte Anlage bestimmen und erkennen zu lassen. Kommt der Pflanze im Tempelgarten noch eine bestimmte religiöse Symbolik zu, so wird sie im Garten der Kolonialzeit lediglich als buntes Ornament eingesetzt oder im Botanischen Garten für die Wissenschaften gezogen. So bunt die Palette des Gesamteindruckes erscheint, so knauserig spart der Autor mit Detailinformationen: Es fehlen

leider sämtliche Angaben über Lage und Zugänglichkeit, resp. Öffnungszeiten der behandelten Objekte. Auch eine Karte mit der ungefähren Topografie wäre eigentlich selbstverständlich gewesen.

fv

Alessandro Tagliolini (Hg.). – *Il Giardino Italiano dell'Ottocento nelle immagini, nella letteratura, nelle memorie*. Milano: Guerini e Associati, 1990, 365 S., zahlreiche s/w Fotos, Pläne und Zeichnungen, Lit. 50'000.

Dieses handliche Buch ist eine Textsammlung eines internationalen Kolloquiums zur Gartenkunst vom 8. und 9. September 1989. Organisiert wurde die Tagung vom Centro Studi Giardini Storici e Contemporanei der Gemeinde Pietrasanta. Zwei Jahre zuvor hatte am selben Ort das erste Kolloquium zum Thema «Il giardino: idea, natura e realtà» stattgefunden.

Die Aufsätze italienischer und ausländischer Wissenschaftler sind in zwei Teile gegliedert: Der erste Teil stellt verschiedene italienische Gärten aus dem 19. Jahrhundert vor, untersucht besondere Strömungen und Einflüsse auf die Gartenarchitektur Italiens in dieser Zeit. Das Vordringen der englischen Park- und Landschaftsgartenkultur lässt sich besonders schön an der ligurischen Riviera zeigen. Diese Strömung ist nicht zuletzt eine Begleiterscheinung des internationalen Tourismus; bekanntlich zog es vor allem wohlhabende Engländer ans Mittelmeer. Sie bauten sich dort Ferienresidenzen oder gar Alterssitze und verpflichteten für die Gartengestaltung einheimische Fachleute. So konnten die in England seit dem 18. Jahrhundert populären Ideen der weichen, fliessenden Linien immer mehr in den italienischen Gartenstil eindringen.

Der zweite Teil des Buches berichtet über

wichtige Restaurierungen und Instandstellungsprojekte von Gärten und öffentlichen Parks, dargelegt anhand von Plänen und Dokumentationsmaterial. In den italienischen Gärten des 19. Jahrhunderts verbinden sich ein romantisch verklärtes Landschaftsgefühl, patriotische Ideale, Einflüsse englischer Landschaftsgärten und des imperialen französischen Stils, den Napoleon in Italien einföhrte. So stehen diese Gärten im Widerspruch zum reichen, streng formalen Erbe aus der italienischen Renaissance und Barockzeit. Harmonisch ausgewogene Landschaftsgestaltungen und Pflanzungen nehmen den Platz der geometrisch streng durchdachten Anlagen, der Achsen und Buchsbeete ein.

Die von namhaften Fachleuten verfassten Texte sind zum Teil etwas schwierig zu lesen, die wissenschaftliche Beweisführung steht im Vordergrund. Auch für den Laien aufschlussreich ist zum Beispiel der Beitrag über den Garten der Villa Rufolo in Ravello. Darin enthalten sind Auszüge aus dem ausführlichen Briefwechsel zwischen dem schottischen Besitzer der Villa und seinem Gärtner: «Caro Luigi». Dieses wichtige zeitgenössische Dokument gibt Auskunft über Gestaltungsanregungen, Pflanzenwahl, aber auch über die Nöte und Sorgen mit dem Garten.

Suzanne Kappeler

Glorious Gardens. Video der British Tourist Association / Spieldauer 28 Min. 13 Gärten des National Trust in England und Wales, Fr. 26.80. (Zu beziehen durch: Wepf & Co AG Verlag, Basel.)

Der Spaziergang durch 13 der berühmtesten und schönsten Gärten Englands erweckt den Wunsch, sie in Natura zu besichtigen und länger in ihnen zu verweilen.

Die Führung beginnt in Stowe, dem klassischen Landschaftsgarten des 18. Jahrhunderts mit seinen Seen, Brücken und romantischen Tempeln. In Scotney Castle verweilen wir kurz bei einer Plastik von Henry Moore am See, wandern weiter zu Biddulph Grange, einem restaurierten viktorianischen Park mit ägyptischen, chinesischen und indischen Gärten, nachgebauten kelatischen Grabhügeln und anderen Kuriositäten; laut Begleitsprecher wohl einer der ersten Vergnügungsparks.

In Chartwell, dem Familiensitz von Winston Churchill, geniessen wir die grandiose Aussicht aus seinem Studierzimmer auf den Garten. Mottisfont Abbey besitzt einen traumhaften Rosengarten, mit einer Kollektion von über 300 zum Teil sehr alter Rosensorten.

Chirk Castle in Nord Wales, «a real castle», aus dem 15. Jahrhundert, hat monströse Eibenhecken wie Schlosszinnen. Tatton Park ist voller Überraschungen, darunter einer der schönsten japanischen Gärten Englands. Die Teilnehmer der Englandgartenreise der SGGK erinnern sich bestimmt noch an den «holländischen Garten» Westbury Court, einen formalen Garten aus dem Ende 17. Jahrhundert mit langen Kanälen und Hecken. An den Einfriedungsmauern sollen die ältesten Obstsorten wachsen.

Jeder der 13 Gärten hat sein eigenes Gesicht und seine Besonderheiten. Leider werden die Gärten nur kurz vorgestellt. Auch über ihre Entstehungsgeschichte oder Restauration erfährt der garteninteressierte Zuschauer wenig. Es werden weder Pläne, noch Grundrisse gezeigt, wodurch man von der eigentlichen Grösse und Vielfalt der Gärten nur über das Auge der Kamera etwas erfährt. Der gesprochene Text hilft auch nicht viel weiter.

«Glorious Gardens», laut «Klappentext», «takes you on a tour of some of the National Trust's finest gardens ...», die Idee ist gut, aber

13 Gärten in 28 Minuten ist fast schon ein Sprint.

Barbara Keeris

Harri Günther (Hg.), Volkmar Herre (Fotos). – Gärten der Goethezeit. Leipzig: Edition Leipzig, 1993, 308 S., ill., Fr. 99.–

Bereits das zauberhafte Umschlagbild mit dem Schwetzinger Apollo-Tempel lädt zum Blättern in diesem opulenten Band ein, in welchem auf gelungene Weise Text und Bild verbunden sind. Der Titel ist vom Berliner Kunsthistoriker Paul Ortwin Rave übernommen, der in einem so benannten schlichten Bändchen 1941 sieben hübsche Essays (Wörlitz, Weimar, das Seifersdorfer Tal, Parks der Mark Brandenburg, Tegel, Schinkels Traum von einem Königssitz auf der Akropolis und die Pücklerschen Schöpfungen Muskau und Branitz) zusammenfasste. Bis auf die Akropolis finden sich diese Gärten erneut dargestellt, allerdings in einem stark erweiterten Rahmen mit umfassenderem Anspruch.

Als Grund für die Verwendung des etwas problematischen Begriffs «Goethezeit» wird die unmittelbare Verbindung des Dichters zur Gartenkunst und ebenso die Verknüpfung mit den Besitzern und Schöpfern der damaligen Gartenanlagen genannt. Und in der Tat erhält der Begriff nach der Lektüre des ersten Kapitels seine Berechtigung: Auf inspirierte und spannend nachzuvollziehende Art beleuchtet Michael Niedermeier die besonderen Beziehungen Goethes zu den Gärten seiner Zeit, wobei der Bogen weit gespannt wird und sowohl literaturwissenschaftliche, philosophische als auch ökonomische Aspekte der sogenannten Garten-Revolution, der Entstehung des Gartens der Empfindsamkeit, umfasst. Aus dem Blickwinkel des Germanisten eröffnet sich damit eine erfri-

schend neue Sicht auf die gartentheoretischen Neuerungen, die tatsächlich von Goethe mitgeprägt, kommentiert und anfangs auch selbst realisiert wurden. Ergänzt wird diese Einleitung von einem Beitrag Harri Günthers, der unter einem schönen Zitat des Prince de Ligne und mit Blick auf England die deutsche Gartengeschichte zwischen 1750 und 1830 kenntnisreich aufrollt. Dabei stellt er auch jeden der nachfolgend einzeln behandelten Gärten in einen grösseren Kontext.

In diesen Einzeltexten erfahren die deutschen Gartenanlagen der Goethezeit Darstellungen, die bisweilen regelrechte, umfassende Kurzmonographien geworden sind. Sowohl die jeweilige Geschichte des Gartens, seine Gestalt, Veränderungen wie der derzeitige Zustand als auch allfällige Beziehungen zu Goethe sind berücksichtigt. Als Autoren zeichnen mit den jeweiligen Gärten besonders vertraute Kapazitäten, darunter nebst anderen Adrian von Buttlar, Dieter Hennebo, Detlef Karg und Klaus von Krosigk. Sind auch nicht alle Texte genauso prägnant und brillant wie jene von Elisabeth Szymbczyk-Eggert zu Schwetzingen und Hohenheim und ist der wissenschaftliche Anspruch auch nicht überall gleich hoch, so ist doch keine Anlage ungenügend bearbeitet. Berühmte und weniger bekannte, erhaltene und weitgehend verschwundene Gartenanlagen wie Weimar, Gotha, Meiningen über Wörlitz, Harbke, Kassel, Berlin, Potsdam, Hohenzieritz, Lütetsburg und München sind aufgenommen worden. Anmerkungen und Literaturhinweise ermöglichen zudem eine weiterführende Beschäftigung.

Atmosphärische Fotos von Volkmar Herre illustrieren die meisten Texte und sind häufig selbst eigenständige Darstellungen, die vom spezifischen Geist des jeweiligen Parkes etwas wiederzugeben vermögen. Historische Ansichten, wenige Originalpläne und Porträts wichti-

ger Gartengestalter und Auftraggeber ergänzen die Fotos.

Ein Wort verdient auch noch die grafische Gestaltung (Sonja & Gert Wunderlich), die – angefangen mit dem sinnigerweise auf dem Einband eingeprägten Ginkgoblatt – mit dem grosszügigen Textspiegel, der klassischen Wahlbaum-Antiqua und den sorgfältig eingefügten Bildern an die besten Beispiele der hervorragenden DDR-Buchkunst anknüpft. Man kann nur hoffen, dass die Edition Leipzig weiterhin derart ansprechende Publikationen zur Gartenkunst herausgeben wird.

Marius Winzeler

Virgilio Vercelloni. – *Atlante storico dell'idea del giardino europeo*. Milano: Jaca Book, 1990, 207 S., ill. Lit. 98'000.

29

Ausdrücklich weist der Autor – Architekt, Städteplaner und selbst «landscape gardener» – im Vorwort daraufhin, dass sein Buch mit einem solch anspruchsvollen Titel selbstverständlich gar nicht hätte geschrieben werden können. Er wolle nicht eine weitere Gartengeschichte an sich vorlegen, fügt er hinzu, sondern in Form eines Atlanten die «Idee» des europäischen Gartens darstellen.

Leider vermisst man eine Systematik in der Anordnung der 192 ganzseitigen Tafeln mit ihrer grossen und zuweilen durchaus auch originellen Materialfülle. Das fehlende Inhaltsverzeichnis wird durch das umfängliche Register, das auch Sachbegriffe verzeichnet, nur teilweise ersetzt. Eine weitere Orientierung bietet einzig die grobe chronologische Anordnung der Tafeln: beginnend mit dem Ende der Eiszeit unter dem Titel «cambia il paesaggio», fortlaufend mit Sumer, Ägypten, der Antike

und endend mit dem Jahr 1990 – «quantità e qualità» –, zwei Luftaufnahmen Georg Gersters und dem Ausblick auf eine neue Gartenidee als Zukunftsmodell für die europäische Stadt. Die einzelnen Tafeln stehen jeweils unter einem inhaltlich-thematischen Titel, dem Ort und Zeit beigefügt sind. Dabei durchbrechen thematische Gegenüberstellungen die Chronologie häufig und nicht immer einleuchtend, wodurch der Gesamtcharakter des Buches sprunghaft und zufällig erscheint. Dem Anspruch eines «Atlanten» versucht das Hauptgewicht der Tafeln jedoch zu entsprechen: das Bildmaterial, meist grossformatige und fast ausnahmslos zeitgenössische Gartendarstellungen, vermögen allerdings nur in wenigen Fällen Überraschungen zu bieten. Als Legende dient ein zusammenfassender Kurztext, den ein weiterer, klein gedruckt und ausführlicher, ergänzt.

30 Im Reichtum der Einzelheiten spürt man das Bemühen des Autors, das Phänomen Garten möglichst breit zu umreissen. Es sind verschiedene Ebenen, auf welchen er parallel und kreuz und quer die Idee des Gartens darzustellen versucht, ohne dass es ihm aber gelingt, diese Ebenen klar zu trennen oder dann sinnvoll zu verbinden. So kommen sowohl Möglichkeiten der Bedeutung von Gärten zur Sprache – Ansätze zu einer Garten-Ikonographie werden gegeben – auch Hinweise auf die formal-historische Entwicklung der Gartengestaltung, auf botanische, soziologische und philosophische Zusammenhänge, doch letztlich bleibt der «Atlas» nur ein bunter Strauss von hübschen Blumen, die nicht immer ganz zusammenpassen.

Marius Winzeler